

Brèves littéraires

Brèves

La rupture

Christiane Lavoie

Numéro 55, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, C. (2000). La rupture. *Brèves littéraires*, (55), 133–137.

CHRISTIANE LAVOIE

La rupture

Le grondement sourd, continu du diffuseur, l'odeur sirupeuse de l'essence *the vineyards* se répandant dans sa chambre, les lumières tamisées et — rien de trop beau ! — le léger déshabillé trompant sa nudité, ont recréé, avec la musique de chambre *Twilight Time* d'André Gagnon, l'ambiance recherchée... Celle des bons moments passés ensemble. Celle de ces brefs instants empruntés à l'emploi du temps, mais aussi — n'ayons pas peur des mots — volés à l'autre, la légitime. La langueur aussi figurait au programme... mais, à cette heure tardive, en l'absence de l'attendu, le vague à l'âme prend peu à peu la relève.

À quoi bon m'accrocher, soupire-t-elle, en reposant pour la énième fois, le combiné sur son support. Sans avoir une seule fois composé au complet le numéro de son cellulaire. Il ne viendra pas. Il aura été retenu et aura oublié de la prévenir... Encore une fois... Comment peut-elle... ? Non ! cette fois-ci en est une de trop ! Il y a des limites à ce qu'elle peut endurer.

C'est fini, se dit-elle. F-i fi n-i ni, FINI !

Elle le dit avec force, mais sans conviction ; dans le but évident de se convaincre.

* * *

Elle débranche le diffuseur, éteint le lustre du plafonnier, la lampe torchère. Ne garde allumée que la lampe de chevet dont le halo s'étire en une tache claire sur sa taie d'oreiller fraîchement lavée... au cas où. L'odeur de *the vineyards* flotte toujours dans l'air, trop soutenue, presque écœurante à force de douceur. Tout comme la langoureuse musique de *Love me tender* distillée par le système de son. Qui lui rappelle à quel point elle a été désirée, embrassée, caressée, cajolée... Un frisson la secoue. Rétrospectivement. Mais aimée ?... Elle soupire.

Cette bague à son doigt : un rubis. Rouge sang, figurant la passion. Mais marquant aussi, à sa façon, et plus qu'un contrat écrit, la possession. De son corps. « Uniquement de mon corps », déplore-t-elle. De ses rêves, de ses désirs, de ses préoccupations, de son emploi du temps... il ne voulait rien savoir. « Il ne faut pas s'attacher, lui disait-il. Moins on en sait... » Elle tourne l'anneau autour de son doigt. Le retire. La peau de son annulaire se creuse à la base, avec cet aspect fragilisé, fripé, d'une peau soumise à l'humidité depuis trop longtemps.

A-t-elle été aimée ? Pas un mot là-dessus... Ce sujet, il ne lui plaisait guère de l'aborder avec elle. Encore moins de l'approfondir. Dès qu'elle posait la question, il lui muselait les lèvres en les caressant d'un doigt (qu'elle mordillait). Ou en y appuyant sa bouche : d'un long baiser, il lui faisait avaler les mots quémailleurs. Était-ce la raison pour laquelle elle avait été tant embrassée ?... À en perdre haleine... Caressée aussi, mais à la sauvette... entre deux rendez-vous, deux répétitions... quand son emploi

du temps le lui permettait. Ah ! tout de même, ces moments merveilleux ! Ces rapprochements, ces étreintes ! Cette douceur, que le corps — ce traître ! — garde en mémoire. Et revendique. Avec ou sans amour. Mais impérieusement.

D'un geste rageur, elle jette la bague dans le cendrier vide de la table de chevet de son côté de lit à lui. « Tiens, ton caillou ! Tu peux le garder !... » Et rapidement, comme pour effacer le geste coupable d'avoir osé le mettre, elle retire le déshabillé suggestif et le suspend dans le fond de sa garde-robe. Pour enfiler son pyjama de flanelle. Doux, moelleux. Qui lui procure un peu de chaleur. Mais si peu, étant donné l'ampleur de son besoin. Le froid qui l'habite, jusqu'à l'âme, lui semble-t-il, nécessite plus qu'une doudoune. Ou même qu'un réchauffement de la planète entière. C'est du dedans que devrait sourdre la chaleur convoitée. De cet amour, qu'à défaut de recevoir, elle rêve de prodiguer. À pleines mains. À plein cœur. Aimer... A-t-elle déjà aimé ?

Ces rapprochements furtifs, ces brefs moments d'abandon, ces frotti-frotta, ne sont pas de l'amour. Elle le sait. Car, après l'union, le court moment d'excitation envolé, lorsque les corps se séparent et se retranchent dans leur chair respective pour retrouver chacun leurs préoccupations, elle se précipite sous la douche. Se lave à grande eau. À grand renfort de savon. Se servant du gant de crin. Pour effacer les traces de l'acte. De cet acte qui, à chaque fois, ne réussit qu'à lui rappeler, cruellement, à quel point elle est seule. Et dépendante. Dépendante de ces miettes qu'on lui jette. Comme à une mendiante. Et que son

pauvre corps accepte ! Et va même jusqu'à réclamer !

Comment peut-on arriver à se satisfaire de si peu ? Et pendant tellement d'années ! Maîtresse d'un comédien, directeur de son propre théâtre. Qui n'est pas n'importe qui, il est vrai. Mais qui ne peut prendre le risque d'être vu au bras de l'animatrice connue d'une émission télévisée. Sa femme ne le prendrait pas. Ses fils ne le lui pardonneraient jamais...

C'est bien fini, tout ça ; son estime de soi ne peut plus le souffrir. Elle en a maintenant la certitude : elle ne le reverra plus. Elle ne se soumettra plus à ses simulacres de l'amour. Finies les attentes. Finies les rencontres, fugaces, décevantes. Finis les après douloureux où, bourrelée de remords, elle ne songe qu'à s'enfoncer dans le sommeil. Ou le travail... Pour oublier. Pour tenter de sauvegarder le peu d'estime d'elle-même qui lui reste. Jusqu'où peut-on descendre dans le mépris de soi-même sans chercher à attenter à sa vie ?

Eh ! mais quels propos elle se tient ce soir ! Ce sens du drame qu'elle a ! Tiens, elle aurait dû être comédienne. C'est d'ailleurs ce que son prof d'art dramatique lui disait. En la complimentant sur sa taille fine, son beau *p'tit cul*, en la serrant d'un peu trop près après les cours... N'aura-t-elle donc toujours été qu'une femme que l'on pelote dans les coins, loin des regards ? Mais à laquelle aucun homme ne s'attache ? Triste constat : sa vie amoureuse aura été un échec. D'un bout à l'autre.

Les somnifères ne seront pas de trop, ce soir. Elle vide le contenu du tube dans sa main. Soupèse le poids de sa vie. Se réduisant pour le moment à quelques comprimés au creux de sa main, qu'elle ne prendra pas... Car elle ne veut pas mourir. Son destin n'a pas écrit son dernier mot. Il n'a pas encore tenu ses promesses. Elle ose le croire. Sinon... Elle ne garde que deux gélules bleues. Les avale. Avec beaucoup d'eau. Puis se démaquille.

Comme elle en avait fait ce soir pour lui plaire ! Gestes vains : il n'était pas venu. Sans daigner la prévenir. Une fois de plus. Et, même s'il s'était présenté, aurait-il remarqué tout le mal qu'elle se donnait pour lui donner l'illusion de faire l'amour à la jeune femme qu'il avait connue. Mais non dépucelée ; cet acte ayant été commis bien avant... Sans amour... Et sans plaisir...

Elle descend l'édredon, le replie d'un geste machinal sur le pied du lit en veillant à ce qu'il retombe également de chaque côté. Puis se blottit sous les couvertures. Qu'elle remonte jusqu'au cou. Oublier... Pour un bref instant, se réfugier dans le sommeil. Dans les bras de cet amant qui ne l'a jamais déçue : l'oubli.